

Usages interprétatifs de la deixis présente

Louis de SAUSSURE

Université de Neuchâtel

louis.desaussure@unine.ch

This paper focuses on non standard uses of the present indexical *maintenant* in French, typically free indirect speech usages, and argumentative usages. First, two approaches of indexicality are briefly compared. In the Continental tradition, indexicality is a notion traditionally associated with "subjectivity", with a regard to psychosocial theories of action. In the Analytical tradition, indexicality is rather concerned with a referential problem: indexicals have a specific way of achieving denotation. This paper suggests that the notion of subjectivity should be incorporated into the analytical approach, although with reference to the notion of proprioception as developed in cognitive science. It is argued that *maintenant* has some language-specific features, which makes it plausible that it is a complex procedural expression. That expression encodes, we claim, cognitive present and situation-change, both components of meaning that are realized depending on particular contextual features.

1. Introduction¹

La classe d'expressions formée par les expressions déictiques, ou *indexicales*, n'est pas homogène, se divisant en indexicaux *purs* et *impurs*, auxquels s'ajoutent les expressions connaissant tantôt un usage déictique et tantôt un usage anaphorique, comme les démonstratifs. On peut également observer que les déictiques ne sont pas les seuls types d'expressions répondant aux critères habituellement utilisés pour les décrire, à savoir une sensibilité absolue au contexte d'énonciation. Il y a donc, c'est ce que je soutiendrai ici, l'existence d'une catégorie englobante d'expressions linguistiques qui ne sont pas des déictiques au sens traditionnel mais qui remplissent les fonctions et propriétés sémiotiques et référentielles habituellement attribuées aux déictiques. Le supposer exige d'avoir préalablement identifié ces propriétés et fonctions typiques, or il y a de nombreuses divergences à ce sujet; ainsi, la propriété *token-réflexive*, ou *sui-*

¹ Ce document de travail présente les premières conclusions d'une recherche centrée sur maintenant. Après avoir été présentés en novembre 2005 au colloque *Ici et maintenant* (Nice), quelques-uns des aspects abordés ici ont également donné lieu à un article, notamment sur la notion de perspectivisation chez Récanati (Saussure, sous presse). Plusieurs points de cette recherche ont été traités en collaboration avec Patrick Morency et font l'objet de recherches en cours de sa part. Je remercie en outre Kasia Jaszczolt, Paul Chilton et Grégoire Brault pour leurs avis indispensables sur une première version de ce papier; il va de soi que les erreurs ou omissions qui subsisteraient sont miennes.

réflexive, peut, suivant les traditions, présupposer une interprétation subjective (au sens benvenistien), ou non.

Les différentes approches au sujet des indexicaux se sont concentrées sur deux grandes questions, la première concernant la référence, la seconde concernant la subjectivité.

Dans la tradition sémantique de manière générale, le problème auquel ont tenté de répondre les sémanticiens – linguistes mais aussi philosophes (D. Kaplan, J. Perry, H. Castañeda, F. Récanati, E. Corazza, A. Reboul, p.ex.) – est celui de savoir i) à quoi réfère l'expression indexicale, et ii) comment l'expression indexicale permet de spécifier son référent. Autrement dit, le problème important en sémantique est un problème *référentiel*².

Dans d'autres traditions, qui pour certaines d'ailleurs vont jusqu'à rejeter toute idée de référence dans la description, la question principale soulevée par les déictiques n'est pas là: les déictiques sont vus comme des marques linguistiques liées d'une manière particulière à la subjectivité. C'est en s'intéressant à la linguistique de la parole, comme suite du projet saussurien, que Bally, Benveniste et tant de leurs successeurs vont associer *parole*, à savoir quelque chose comme l'usage du langage, la pragmatique, à la manifestation par un locuteur de sa "subjectivité" à l'intention d'un interlocuteur. Pour Benveniste, d'ailleurs, il faut préférer le terme d'*énonciation*, qu'il oppose même à *parole*, précisément dans le but d'inscrire l'usage du langage dans une perspective subjectiviste et interactionnelle, au sens où le langage aurait un rôle constitutif de cette intersubjectivité, tandis que la *parole* saussurienne se définit par son caractère individuel. Une large tradition cherche d'ailleurs à résoudre dans l'usage du langage des questions plus complexes encore que celle de la référence, voire accorde au langage des fonctions qui se situent complètement hors du champ descriptif, c'est-à-dire hors de la fonction descriptive et référentielle du langage, à l'image de J. L. Austin deuxième période et de ses divers successeurs, avoués ou non, de J. Searle à O. Ducrot et enfin à la mouvance interactionniste, qui inscrivent l'étude pragmatique dans les théories psychosociales de l'action.

Si la problématique de la référence est en soi susceptible d'investigation par les moyens de l'analyse sémantique habituelle (évaluation des hypothèses par les exemples et les paires minimales), la question de la subjectivité semble nettement plus spéculative; elle a d'ailleurs donné lieu à quantité de considérations hautement conjecturales, parfois inspirées par la notion de *sujet* psychanalytique, suite à la brèche ouverte en ce sens par Benveniste lui-même (Benveniste, 1966 et 1974).

² Bien que des chercheurs tendent à introduire de manière de plus en plus systématique une notion de point de vue ou d'attitude, comme P. Gherasim (en cours).

Pourtant, la notion de subjectivité ne saurait relever d'un monopole de la psychanalyse. C'est donc qu'il faut trouver une définition de la subjectivité qui soit appropriée aux sciences cognitives, dont le champ d'action concerne les phénomènes susceptibles d'être traités par une épistémologie naturaliste, identifiant des objets aussi précis que possible et des relations causales univoques et stables. Divers psychologues de la cognition et philosophes ont travaillé sur la conscience, et cela peut constituer une piste importante pour élaborer une notion qui réponde à l'intuition qu'il existe quelque chose comme la subjectivité, non réductible à la gestion factuelle du monde physique par un individu et faisant intervenir un ensemble de données liées à la vie intime de l'individu; je renvoie ici à Bermudez (1998) qui offre un développement de cet aspect précisément sur la question sui-référentielle.

Pour ma part, je me bornerai à reprendre le simple fait qu'un énoncé peut représenter non pas une pensée du locuteur au sujet d'un fait quelconque, mais une pensée au sujet d'une pensée d'un individu allocentrique; qui plus est, on peut le faire de manière externe, objective, mais certains moyens linguistiques permettent de le faire au contraire d'une manière interne, présentant le point de vue du sujet de conscience lui-même. Dans ce cas, le locuteur utilise certaines expressions – notamment les déictiques – pour donner à reconstruire une représentation d'une certaine activité de pensée réalisée par le sujet de conscience concerné. C'est ce type de phénomène que la pragmatique procédurale traite par le recours à une notion de Sperber & Wilson, la notion d'usage *interprétatif* du langage.

L'allocentrie se laisse observer par des faits linguistiques identifiables, et elle est souvent – mais pas toujours – subjective. Lorsque c'est le cas, nous pouvons avoir recours aux travaux de philosophes de l'esprit et de pragmaticiens sur l'attribution d'états mentaux à autrui et sur leur représentation pour alimenter la recherche des linguistes. Le point central est qu'il est vraisemblable que si la deixis a pour origine une conscience, alors les déictiques jouent un rôle particulier, en tant que correspondants linguistiques de catégories cognitives existantes liées à la conscience. On sait en particulier qu'il y a une différence entre la *perception* (externe) et la proprioception (*interne*), qui correspond à deux modes de représentation de soi-même: je puis avoir une image d'un objet, d'un événement, d'un individu, ou de moi-même dans un miroir, qui soit perceptive, et je m'en fais une représentation externe. Cette représentation mime la perception objective (qui par ailleurs pourrait ne pas exister dans une acception absolue d'"objectif" sans remettre en cause le fait que nous nous représentons constamment des faits externes "de manière objective"). Un locuteur qui me dépeint tel ou tel événement ou objet, qui me le *décrit*, me permet de me représenter, avec plus ou moins de bonheur, d'efficacité ou de ressemblance, la représentation qu'il a lui-même de l'objet comme chose qui lui est externe. Mais dans d'autres cas, le locuteur peut me permettre de me représenter autre chose qu'une proposition à valeur

objective, ou quelque chose de plus qu'une proposition à valeur objective; il peut me donner à représenter non seulement une représentation de type perceptif mais une représentation "interne", me donner à ressentir ce qu'il ressent à propos d'un fait quelconque. Je voudrais proposer ici que les expressions indexicales ont précisément cette fonction et que cette fonction est précisément permise par la faculté que nous avons de nous représenter nous-mêmes de manière proprioceptive (ma propre sensation d'être localisé spatio-temporellement, et jusqu'à mon idée de ma propre expression de visage, voire mes propres états mentaux), et donc, de représenter à l'intention d'autrui ma propre sensation proprioceptive. Ainsi, *maintenant*, *je*, *ici*, pourraient avoir cette propriété d'évocation que l'on a si souvent appelée "subjective". Il s'agit là d'une spéculation à titre d'hypothèse de travail, qui appelle désormais une étude fine de la littérature cognitive sur la proprioception et sur les représentations qu'elle engendre. A tout prendre, cette explication me semble à la fois correspondre à notre intuition de quelque chose *d'intime* ou *d'interne* avec la deixis (l'*origo* bühlérien) qui se présente comme clairement distinct d'autres modes de représentation, et ouvrir vers une explication d'effets de sens liés à des expressions non déictiques mais dont nous avons le sentiment qu'elles expriment aussi un aspect subjectif, interne, intime, de l'activité mentale³.

Pourquoi le déictique, en tout cas le deictique personnel, peut-être aussi le déictique temporel ou spatial, ne serait-il pas une expression renvoyant à la représentation proprioceptive d'une conscience, à savoir référer au *modèle interne* du locuteur? C'est en fait moins audacieux qu'il n'y paraît – d'ailleurs Benveniste y retrouverait peut-être ses billes –, et cette idée m'accompagnera en filigrane au long de cette discussion.

Cela dit, il reste que la description linguistique de déictiques comme *maintenant* et *ici* peut se passer, computationnellement, de toute notion de subjectivité. Autrement dit, on peut techniquement expliquer le fonctionnement référentiel de *maintenant* sans le moindre recours à la subjectivité. La référence de *maintenant* est simplement token-réflexive, en admettant des changements de contexte lorsque c'est nécessaire, par exemple au style indirect libre. Ce faisant, toutefois, on aura une explication du *comment* de la référence; sur le plan du *pourquoi*, autrement dit sur le plan de l'effet produit par une forme déictique alors qu'une forme non déictique semble plus économique (typiquement un anaphorique en situation de récit), la posture purement token-réflexive peut sembler faible, car elle ne présente pas d'hypothèse forte sur la nature de l'enrichissement pragmatique auquel a

³ Ce développement découle d'une discussion avec François Récanati lors de la table ronde conclusive du colloque *Ici et maintenant* (Nice, novembre 2005), à qui je dois de m'avoir encouragé à poursuivre cette piste d'investigation.

donné lieu l'expression déictique, et auquel n'aurait pas donné lieu l'expression anaphorique. C'est peut-être pour cette raison que les sémanticiens et pragmaticiens cherchent aujourd'hui à comprendre cet effet particulier; la solution de Récanati, notamment, est *perspective* (cf. Saussure, sous presse pour une discussion sur ce point). La token-réflexivité constitue peut-être une explication suffisante de la deixis de *maintenant* (bien que sa généralité soit contestée tant par F. Récanati que E. Corazza), mais elle reste en-deçà, à mon sens, du niveau d'investigation auquel on devrait pouvoir tendre en pragmatique. Certes elle pourra satisfaire le programmeur pour les besoins de la modélisation, notamment car un ordinateur n'a pas besoin – cela n'aurait aucun sens – de construire une représentation "interne" ou "proprioceptive" de l'état mental d'un individu. Dans un exemple comme (1) ci-dessous, l'ordinateur utilisera le *context-shift* pour fixer la temporalité de *maintenant*, et récupérera dans sa base de données le contenu de la préface ou de la postface psychologique laissée implicite, et trouvera un résultat référentiellement équivalent à (2). Tandis que pour le linguiste, en particulier pour le pragmaticien, ces deux exemples présentent une différence cruciale sur le plan de la manière dont on représente l'état mental de l'individu:

- (1) Qu'allait-il faire *maintenant*?
- (2) Il se demanda ce qu'il allait faire désormais.

On peut dire qu'en (1), *maintenant* permet de se représenter le contenu propositionnel du point de vue de l'individu; la solution perspective de Récanati offrirait ici, couplée au *context-shifting* et à la *token-réflexivité*, une explication tenable. Mais mon propos sera plutôt de proposer que *maintenant* en (1) permet de se représenter *l'activité de pensée de l'individu*, ou plutôt de se représenter cette activité comme si elle était la mienne propre (mais tout en sachant, bien sûr, que ce n'est pas la mienne propre, un point commun à tout processus d'identification non pathologique).

2. Deixis, *origo* et point de vue allocentrique

L'intuition qui prévaut quand on invoque l'*origo* bühlerien est celle d'un mode spécifique d'appréhension de l'élément contextuel concerné, mode à la fois originel en termes fondamentaux (c'est une sorte d'origine de toute représentation mentale, qui a sa racine dans une conscience intime) et en termes évolutionnistes, puisque l'*origo* bühlerien est aussi un point d'origine pour la cognition humaine naturelle de manière générale. Pour moi, le *ici* ou le *maintenant* représente la conscience qu'un individu – normalement le locuteur – a de l'élément situationnel (lieu ou moment) où il se trouve (je devrais ajouter pour des raisons de clarté que j'emploie *représenter* de manière technique sans aucune idée picturale: de l'information représentée est simplement identifiée et rendue manipulable). Le *ici*, le *maintenant*, sont ceux d'un sujet de conscience, en général nynégocentrique. Or, pour le dire une

fois de plus et de manière plus précise, de même que je suis capable de me représenter la position de ma jambe par rapport au reste de mon corps, j'ai une conscience de ma situation présente dans le monde. Sans voir mes cheveux ni mon allure, je peux me représenter (et d'ailleurs me tromper à ce sujet) la représentation que les autres ont de moi. Autrement dit, j'ai une représentation de moi-même, un modèle interne, proprioceptif, qui est situé dans le temps et dans l'espace, et qui joue un rôle important dans la constitution de la conscience. Par ailleurs, la littérature sur la conscience comme objet d'étude biologique ne cesse de raffermir ses positions (voir Searle, 2000 pour une argumentation de fond). On ne peut que converger avec Rosenfield (2000: 112) sur le caractère "incorporé" de la conscience lorsqu'il affirme – dans un article pourtant peu convaincant sur les quelques aspects linguistiques qu'il y aborde – que "la représentation dynamique du corps constituerait le cadre de référence nécessaire des différentes activités conscientes et la base neurologique de notre subjectivité". Il n'est pas absurde de penser que le *maintenant* et en général la deixis temporelle remplit cette fonction d'exprimer un élément de cet état de conscience, ou de cette activité de pensée liée au positionnement, en l'occurrence l'élément temporel présent. En tant que destinataire, je me figurerais donc un élément du modèle interne du locuteur. Ou, bien entendu, d'un sujet de conscience allocentrique.

Lorsque la deixis ne peut être celle du locuteur, que ce soit pour des raisons d'inconsistance ou d'impossibilité référentielle ou encore de trop faible effet, l'enrichissement pragmatique consiste en effet d'abord à en chercher un autre: un sujet de conscience allocentrique, récupérable dans le contexte, ou, s'il n'y en a pas d'utilisable pour cette fonction, un sujet de conscience représenté, un narrateur, un individu focalisateur au sujet duquel il n'est pas nécessaire de savoir quoi que ce soit, qui permet ce type bien particulier de représentation interne; je me représente la situation décrite comme si j'en étais moi-même le témoin, que ce témoin corresponde à un individu accessible dans le contexte, ou que je doive m'en construire *ex nihilo* une représentation minimale. Dans plusieurs travaux, Sthioul et moi-même avons proposé des modèles d'enrichissement pragmatique de ce type, en particulier pour l'imparfait utilisé de manière non standard (cf. Sthioul, 1998; Saussure & Sthioul, 1999; Saussure, 2003; Saussure & Sthioul, 2005). Ce type d'interprétation fait donc pour moi intervenir la description d'une situation par l'intermédiaire de sa représentation par un sujet de conscience. Le locuteur, ici, représente une autre représentation, allocentrique. Ce cas de figure est typiquement celui qui donne lieu à l'effet de pensée ou de parole représentée, que l'on trouve au style indirect libre, dans l'ironie, mais aussi dans une série de situations comme les usages non standard de l'imparfait, les passés composés à valeur future (*J'ai bientôt fini*), les présents et futurs de narration, les futurs putatifs (cf. Morency et Saussure, dans ce volume), etc.

Il va de soi que, pour les déictiques comme pour les autres cas, cette interprétation pragmatiquement enrichie se construit soit en cas de conflit interprétatif (la double contrainte qui veut que l'usage soit motivé et que l'énoncé soit interprétable n'étant pas résolue dans la lecture non enrichie), qu'il s'agisse d'une situation où le déictique ne peut contextuellement être associé au présent cognitif du locuteur (voir Corazza, 2004) ou qu'il s'agisse de combler un déficit de pertinence, si l'attribution de la référence temporelle au présent cognitif du locuteur ne produit pas d'effet significatif sur le plan informationnel en particulier (cas des énoncés au style indirect libre compatibles avec une lecture nynégocentrique).

Quand la pensée du personnage est représentée par (3), et non par (4), il convient d'expliquer l'effet particulier de (3), absent de sa variante (4):

(3) La maison lui semblait maintenant vide.

(4) La maison lui semblait alors vide.

Cette différence ne s'explique pas en fonction de la référence, elle s'explique par le mode (indexical) de la référence. Mais, précisément, ce mode de référence indexicale repose sur une appréhension interne: ce qui est représenté est précisément la représentation dont dispose un individu donné, ici le personnage qui se représente un contenu (la maison lui semble vide) et qui a conscience que son activité de pensée se situe dans son présent cognitif. Le destinataire obtient en (3) et en (4) une représentation factuellement ou informationnellement équivalente: ce qui est représenté, c'est l'état mental du personnage à un moment donné, qui est le même dans les deux cas: la maison lui semble vide. Mais par un mécanisme particulier d'attribution de pensée (une version quelconque de la théorie de l'esprit) le destinataire a une représentation qui est psychologiquement différente en (3) et en (4). En (4), le point de vue est indépendant de tout sujet de conscience; en (3), le point de vue est celui d'une conscience psychologique. Je pars donc, premièrement, de l'idée que la philosophie de l'esprit et la psychologie nous renseignent sur des fonctions fondamentales de l'esprit et sur les conclusions qu'on peut en tirer, et, deuxièmement, du principe que s'il y a des mécanismes différents de représentation des faits par l'esprit, il est vraisemblable que ces mécanismes différents aient leur correspondants, ou leurs déclencheurs représentationnels, dans l'usage du langage, et pourquoi pas au sein même du système linguistique. Pour moi, dès lors, les expressions déictiques forment une classe particulière, mais comme je l'ai annoncé, je suggérerai que cette classe ne se restreint pas aux déictiques seuls: elle comprend toutes les expressions qui sont utilisées systématiquement pour représenter un état mental d'un individu, mais qui ne font pas recours à la description explicite ou externe de ces états mentaux.

Si un énoncé – quelle que soit la cause de l'enrichissement – reçoit une interprétation comme pensée (ou parole) représentée, alors nous dirons que

l'interprétation est métareprésentationnelle. A vrai dire, tout énoncé étant métareprésentationnel dans un sens large (c'est la représentation d'une pensée, laquelle est elle-même une représentation d'autre chose, par exemple d'un état de choses), le lecteur comprendra que j'utilise ainsi le terme d'*interprétation métareprésentationnelle* dans un sens restreint. Cette métareprésentation particulière est dans de nombreux cas le résultat d'un traitement pragmatique, en particulier en l'absence de toute préface locutionnaire ou psychologique explicite. Ce traitement pragmatique particulier est appelé dans la théorie de la pertinence l'usage *interprétatif* du langage car une métareprésentation procède d'une interprétation d'une représentation. La conception sous-jacente à laquelle je recours ici est donc une conception représentationnaliste du langage inspirée des travaux de Sperber & Wilson. La représentation interne des états mentaux d'individus allocentriques répond à cette catégorie, et les déictiques, entre autres, en sont des déclencheurs dès lors que la deixis exprimée ne peut être rattachée au locuteur lui-même.

En (3), *maintenant* ne coïncide pas avec S (le moment de l'énonciation dans la version classique de Reichenbach), ni (donc) n'est calculé en partant directement de S (ce qui est par ailleurs souvent le cas, en lecture imminente par exemple, comme dans *Je vais partir maintenant*)⁴. L'enrichissement consiste donc en une représentation interne attribuée à un sujet de conscience allocentrique. L'effet particulier du *maintenant* en style indirect libre est donc une représentation interne attribuée à un tiers.

Derrière cette catégorie de style indirect libre (par ailleurs hâtivement circonscrite par ceux qui croient qu'il s'agit là d'un effet purement littéraire, et qu'il serait donc déterminé par son appartenance à un type de discours, c'est-à-dire un type de production langagière particulier), il y a en réalité une catégorie plus pertinente, plus large, qui concerne tous les cas où l'on métareprésente implicitement, c'est-à-dire sans préface locutionnaire ou psychologique explicite. Mon sentiment est que la littérature philosophique sur l'indexicalité, par exemple Predelli (1998) ou Récanati (2004), n'a pas mesuré la complexité du style indirect libre; en particulier elle ne rend pas compte de la différence entre des effets de référence allocentrique objective, comme à *gauche de l'avion*, et des effets de référence allocentrique subjective, comme le *maintenant* de style indirect libre. Il en va ainsi de l'ironie, par exemple (voir Saussure sous presse pour un développement sur l'analyse du *maintenant* de style indirect libre dans le cadre de la pragmatique vériconditionnelle de

⁴ Cela devrait nécessiter un développement. Bien entendu toute temporalité est calculée à partir de S. Cela n'est pas pertinent. Mais pour le cas de *maintenant*, si je dis que dans *je vais partir maintenant*, le *maintenant* n'est pas calculé à partir de S, je veux dire qu'il est calculé à partir d'une autre coordonnée, une projection de S dans le futur où le locuteur partira. Cette autre coordonnée (je l'ai appelée S' dans Saussure, 2003) est bien entendu calculée depuis S.

Récanati). Ainsi en va-t-il, avons-nous soutenu ailleurs (Saussure & Sthioul, 2005), dans de nombreux usages non standard de temps verbaux comme l'imparfait de politesse ou contrefactuel, le passé composé à valeur future, etc., comme je l'ai déjà mentionné. Ainsi, penser que le style indirect libre est un fait purement littéraire omet la facilité avec laquelle on en trouve des exemples en conversation ordinaire, pour peu que l'oreille traîne aux bons endroits. On peut même en construire, y compris avec *maintenant*, qui sont irréfutablement admissibles, comme (5):

- (5) Dis-donc, y a Max qui est venu me réclamer son argent hier, tu sais comme il est, c'était *maintenant* qu'il lui fallait ses sous et pas jeudi, tu vois l'histoire, je les avais pas, moi, ses 200 euros.

Il ne s'agit pas ici de savoir si l'acceptabilité de (5) serait due à sa présence dans ce texte, à cause d'un effet "littéraire" induit par sa simple fabrication, mais de se poser la simple question de savoir s'il me semblerait naturel d'entendre cette phrase en conversation. La réponse à ce *Gedenkenexperiment* pragmatique est positive, et refuser en (5) la propriété d'être du style indirect libre ne peut alors tenir qu'à la définition même qu'on s'en est donné: les effets interprétatifs de cette forme sont absolument similaires à du style indirect libre dans *Madame Bovary* (sans esprit de comparaison esthétique, bien évidemment).

Le *maintenant* de style indirect libre, et le contraste avec l'anaphorique correspondant *alors* fonde l'intuition, toujours à titre d'hypothèse, que le locuteur représente avec *maintenant* le temps de la pensée de manière interne, c'est-à-dire tel qu'il est vécu psychologiquement par l'individu dont on rapporte cette pensée, ce qui vaut évidemment également pour un *maintenant* en usage nynégocentrique.

Il reste maintenant à élaborer à propos de la nature de l'élément subjectif évoqué par *maintenant*, qui est un certain vécu psychologique, qui n'est pas une boîte noire mais un mode particulier de représentation, ou *d'appréhension* des états mentaux. Pour préciser cette hypothèse, il convient de préciser à quoi peut ressembler le correspondant cognitif de l'expression linguistique *maintenant*. Je voudrais suggérer que *maintenant* est simplement le correspondant dans le système linguistique d'une catégorie déjà sérieusement documentée en psychologie cognitive, celle du *temps présent cognitif* (qui n'est pas complètement ponctuel: on l'estime à deux ou trois secondes, cf. Fraisse, 1957 / 1967 et plus récemment Pöppel, 2004, ainsi que dans la littérature sur la mémoire à court terme). Bien sûr, théoriquement, rien n'oblige les langues naturelles à une correspondance *un à un* entre des termes linguistiques et des objets cognitifs, et d'ailleurs il y a de bonnes raisons de penser que, par exemple, les concepts existants ou constructibles excèdent en nombre de beaucoup ceux qui sont à la disposition des sujets parlants dans le lexique public (cf. Sperber & Wilson, 1998). Pour une catégorie primitive comme la conscience de soi, de son temps, de son espace, rien

n'obligerait donc théoriquement à maintenir la correspondance, et cela vaut pour *maintenant*, en dépit du caractère intuitivement plausible de cette correspondance entre le *maintenant* lexical et le présent cognitif. Mais il faudrait, pour aller à l'encontre de ce bon sens, des éléments beaucoup plus solides que ceux proposés jusqu'ici. Or si la nécessité cognitive précède causalement son expression linguistique, alors tout porte à continuer d'admettre l'hypothèse que le *maintenant* linguistique est bel et bien dérivé d'un *maintenant* cognitif fondamental, originel, en quelque sorte "à la Bühler".

Toutefois, il se pourrait également que les anaphores soient en fin de compte de la même nature que les déictiques, et que seul l'usage soit effectivement discriminant (Nunberg, 1993), ce qui rendrait une partie de cette discussion sans objet; mais une partie seulement, car il faut alors expliquer les restrictions sélectionnelles auxquelles l'une et l'autre catégorie donnent lieu, et les différences observables entre les contextes de validation de ces types d'expressions.

C'est la concurrence de *maintenant* avec les autres expressions candidates pour la dénotation du présent allocentrique (typiquement *alors*) qui devrait être résolue. Je voudrais observer quelques paires qui permettent de discuter plus avant le lien entre un mode d'appréhension indexical et un sujet de conscience qui constitue l'origine de la dénotation indexicale. En explicitant la prise de conscience ou l'absence de prise de conscience de la situation par l'individu contextuellement accessible, on obtient quelques résultats non triviaux, sans qu'ils soient pour autant faciles à interpréter: ils s'expliquent si on prend *maintenant* comme marquant l'origo subjectif, mais ils ne démontrent aucunement cette appartenance (je manipule ici l'exemple bien connu de Predelli, 1998):

- (6) Marie fut surprise: Aloysia était *maintenant* devenue vieille.
- (7) (?) Marie fut surprise: Aloysia était *alors* devenue vieille.
- (8) Marie ne remarqua pas qu'Aloysia était *maintenant* devenue vieille.
- (9) Marie ne remarqua pas qu'Aloysia était *alors* devenue vieille.

Il ne fait aucun doute que (6) et (7) présentent une différence sensible, mais une différence complexe. Bien sûr, *alors* ne borne pas le passé comme *maintenant* qui peut induire une clause de changement sur laquelle je reviens plus bas. Mais c'est une autre différence, qui n'est pas de nature informationnelle, ou propositionnelle, qui m'intéresse. Je voudrais croire, à l'instar de la riche tradition qui associe *maintenant* au style indirect libre et *alors* au passé anaphorique, que *maintenant* signale la prise de conscience de Marie du fait qu'Aloysia est vieille, contrairement à une hypothèse qui lui était précédemment manifeste; c'est plus ou moins ce que disait Nef (1978) en parlant d'annulation d'hypothèse. Mais il faut insister sur l'idée de prise de conscience: le locuteur de (6) représente cet état mental particulier, non propositionnel, qu'est la *prise de conscience au moment du présent cognitif du*

personnage de la situation explicitée. Ce n'est donc pas une propriété strictement formelle – celle du style indirect libre en tant que type linguistique – qui autoriserait ici l'usage interprétatif de *maintenant*; c'est bien aux fins de communiquer quelque chose qui ne le serait pas autrement avec le même degré de pertinence que le locuteur a utilisé cette expression et non *alors*. A tel point que (7), par contraste, semble précisément défavoriser l'interprétation selon laquelle le contenu temporel est assumé par Marie. Bien sûr, (7) peut être acceptable, tant une catégorie comme le style indirect libre est non pas circonscrite, comme on le croit à tort parfois, mais une catégorie qui peut se trouver mêlée au sein d'un énoncé à d'autres catégories comme le discours indirect. Mais pour dire que le *temps* en jeu est celui conçu par Marie au moment de constater la vieillesse d'Aloysia, *alors* semble bien discriminant.

Que faire alors du contraste de (8) et (9), qui présente l'acceptabilité pour les deux formes, tout en explicitant qu'il ne peut s'agir de la prise de conscience des faits par Mary? La réponse est assumée en linguistique de longue date, et elle a été nourrie par la narratologie: en (8), c'est le présent cognitif d'un autre personnage qui est représenté, qui est imaginaire, à savoir le narrateur, instance régulièrement oubliée par la littérature philosophique qui ne voit bien souvent, loin des études littéraires, qu'un auteur-locuteur et un destinataire. Enfin, en (9), il n'y a pas de perspective déictique, nous sommes dans la temporalité anaphorique (ce que la narratologie appelle la focalisation zéro). Il est donc raisonnable de soutenir que *maintenant* joue un rôle plus complexe dans la représentation des états de choses que son référentiel au sujet de ces états de choses.

3. La problématique du changement

Pour expliquer les usages non descriptifs d'un adverbe déictique comme *maintenant*, il faut également retenir une propriété sémantique supplémentaire de *maintenant*, également identifiée sous diverses formes dans la littérature: c'est la rupture avec l'état de choses précédent (l'opposition entre deux intervalles selon Nef, 1978). L'idée qu'il y a une "perspective" est souvent liée à la présence d'une rupture, sans être conditionnée par elle, bien sûr. Cela tient à un fait notable: si un adverbe de temps quelconque marque non pas un état mais un changement d'état, alors il marque un événement particulier; si par surcroît *maintenant* signale un moment de conscience associé au changement, alors il permet au destinataire de se rendre manifeste le changement d'état tel qu'il est lui-même manifeste au sujet de conscience, qu'il s'agisse du locuteur ou qu'il s'agisse d'un sujet de conscience allocentrique. C'est pour des raisons similaires que des expressions qui marquent la rupture marquent souvent également la prise de conscience de cette rupture. Ainsi en est-il de *déjà* ou *enfin* qui déclenchent typiquement l'appréhension de certains états mentaux, comme la surprise, attribuables à l'individu qui dit "déjà" ou auquel il faut, pour des raisons de pertinence,

attribuer la responsabilité de cet item lexical (on peut parler à cet égard de "lexicalisation" d'inférences⁵, ce qui me semble en partie équivalent à l'idée d'un *encodage procédural d'inférences*; la tradition énonciative post-benvenistienne, parle quant à elle de *subjectivème*; enfin, la pragmatique intégrée y voit de l'encodage sémantique argumentatif). Ainsi en est-il à mon sens des imparfaits narratifs ou – justement – *de rupture*, qu'on peut voir comme produisant un effet particulier d'observation "en direct" ou, plus précisément, l'appréhension d'un procès par un sujet de conscience (Saussure & Sthioul, 1999 et 2005). Pour conclure: *maintenant* représente le présent cognitif d'un sujet de conscience mais aussi la prise de conscience d'un *changement* par un individu.

En revanche, *alors* ne marque pas nécessairement un quelconque changement. En témoigne la différence entre (10) et (11):

- (10) Aloysia était alors la chanteuse adulée d'autrefois, qu'elle n'avait jamais cessé d'être.
 (11) ? Aloysia était maintenant la chanteuse adulée d'autrefois, qu'elle n'avait jamais cessé d'être.

En (10), on le voit, la neutralisation de l'inférence du changement, dans la seconde proposition, est sans effet. En revanche, en (11), l'effet d'étrangeté réside selon moi en ceci que pour que l'énoncé soit interprétable, il faut qu'il puisse donner lieu à un effet sophistiqué, à savoir que le locuteur signale également la nouveauté, dans son état de conscience, du fait qu'Aloysia n'a en effet pas changé; mais cette lecture – bien que contextuellement très possible – est relativement difficile, tant on perçoit le conflit entre un état qui devrait être nouveau, signalé par *maintenant*, et un état ancien qui devrait alors être annulé.

Cela dit, le statut de cette "clause de changement" associée à *maintenant* n'est pas clair: est-elle encodée sémantiquement, au sens classique, c'est-à-dire de manière non annulable, comme c'est le cas – selon nous – pour son caractère déictique, ou est-ce un paramètre pragmatique, laissé à l'enrichissement du destinataire?

Avant d'y répondre, je voudrais observer qu'il y a de toute évidence des étrangetés avec *maintenant* qui pourraient être dues à des raisons purement pragmatiques, liées à des problèmes de pertinence en lecture littérale. Ainsi de (13), sommairement discuté dans Saussure (2003):

- (12) Victor Hugo est l'auteur des *Misérables*.
 (13) ? Victor Hugo est maintenant l'auteur des *Misérables*.

⁵ Comme me le rappelle Marie-José Béguelin (communication personnelle).

Ici, le destinataire, cherchant l'intention informative du locuteur, ne peut justifier la pertinence de *maintenant* par rapport à l'énoncé possible sans adverbe (12) que s'il n'y a pas redondance mais information nouvelle par rapport à la forme simple; (13) ne serait alors plausible pragmatiquement que dans un contexte où le locuteur signale, précisément, une situation qui n'était pas connue ou qui est nouvelle sous une forme ou sous une autre (par exemple, une lecture métalinguistique selon laquelle on vient de reconnaître à Victor Hugo la paternité des *Misérables*).

Il s'ensuivrait que l'inférence d'un changement soit un paramètre pragmatique, qui intervient lorsque la simple information temporelle de contemporanéité du présent n'est pas suffisante dans l'interprétation. Ce qui conduirait à supposer que *maintenant* encode sémantiquement le temps déictique cognitif présent, mais que c'est la recherche de pertinence qui conduit à l'inférence d'un changement d'état, dans un processus d'enrichissement qui conduit à inférer que non seulement la proposition porte sur le moment présent, mais qu'elle est assertée comme non vérifiée vériconditionnellement dans l'antériorité.

Ceci nous permet maintenant de renforcer l'hypothèse que le changement, avec *maintenant*, est une inférence pragmatique. Dans le cas de (13), certes, le changement est l'enrichissement typique: Victor Hugo n'était pas reconnu comme l'auteur des *Misérables*, et maintenant, il l'est; on remarque par ailleurs que cet effet de changement s'apparente à un effet de contraste, et l'on observe ainsi une parenté entre ce type d'usage de *maintenant* et *mais* ou *cependant*, parenté que l'on retrouvera sous une autre forme avec les usages argumentatifs de *maintenant* que je commenterai plus bas.

Mais je voudrais aussi observer qu'un tout autre enrichissement, contradictoire avec celui-ci, est tout aussi possible à partir de la redondance du présent signalant l'état non borné à droite et *maintenant*: en l'occurrence, l'enrichissement alternatif consiste simplement à signaler le fait que l'état de choses n'est pas non-borné, mais, au contraire, potentiellement borné. Ainsi, (13) peut très bien se comprendre comme *On pense encore que Victor Hugo est l'auteur des Misérables, mais cela peut changer*. Certes, cette situation est improbable à cause des objets en jeu: que Victor Hugo soit l'auteur des *Misérables* ne sera mis en doute que dans un cas d'historiographie littéraire qu'on peine à imaginer. Mais pour d'autres situations, on voit bien que la chose est bien naturelle:

(14) ? Maintenant, la Terre est ronde.

(14) est encore étrange, car portant sur un état non-borné, certes, mais on voit bien ici que si quelqu'un prononce (14) en conditions normales de conversation, c'est-à-dire en communiquant la présomption de pertinence de l'énoncé, un enrichissement typique, de nature métalinguistique comme pour (13), ne fait pas nécessairement intervenir le changement des représentations par rapport à un état antérieur de représentations, mais tout aussi bien le

changement possible dans le futur, à savoir le bornage possible, qui interviendra lorsqu'une autre conception de la géométrie terrestre interviendra (par exemple son caractère bosselé, qui permet aujourd'hui aux géographes et astronomes, sans ironie, de dire que la Terre est "géoïde" et non pas ronde).

A quelque expression temporelle du présent qu'on ait affaire, les enrichissements calculés lors de redondances similaires sont ceux-ci: changement par rapport à une situation antérieure, ou bornage potentiel de l'état à droite:

- (15) En ce moment, la Terre est ronde.
- (16) Actuellement, la Terre est ronde.
- (17) Au moment où je te parle, la Terre est ronde.
- (18) À présent, la Terre est ronde.

Des raisons sémantiques sans doute assez complexes amènent les expressions à favoriser tel ou tel enrichissement. Mais le fond de l'argument est confirmé: *maintenant* encode certes le présent cognitif, à l'instar d'ailleurs d'autres expressions, mais le bornage à gauche ou à droite selon les cas est une inférence pragmatique du destinataire qui se réalise sous la pression conjointe des contraintes interprétatives contextuelles et de l'attribution au locuteur d'un contenu informationnel suffisant, ou pertinent.

Le point important est que les inférences pragmatiques peuvent être liées de façon variée aux formes linguistiques qui les déclenchent. Grice déjà distinguait les implicatures conventionnelles, dont il faut en fin de compte admettre qu'elles sont des inférences sémantiques et non pragmatiques, des implicatures conversationnelles, quant à elles pleinement pragmatiques. De nombreuses traditions en sémantique et pragmatique cherchent à y voir clair sur l'interface sémantique-pragmatique, notamment autour d'expressions comme celles qui nous concernent ici. Une solution qui vient en droite ligne des travaux de Blakemore (1987), puis de Carston (2002), également discutée par Récanati (2002) à la suite de propositions de Perry (cf. Perry, 2000, mais reprises de ses propres travaux antérieurs), consiste à considérer qu'il y a deux principaux types d'enrichissements pragmatiques, celui qui consiste en l'ajout de constituants non articulés qui sont requis "en type" par la sémantique compositionnelle, et ceux qui sont requis pour des besoins strictement informationnels (l'enrichissement est alors dit *libre*). Pour ma part, je m'inscris dans la continuité des idées de Blakemore et de tout un mouvement de la théorie de la pertinence qui consiste, à la suite de Ducrot, à diviser les expressions entre *conceptuelles* et *procédurales* (Ducrot dit *instructionnelles*). Dans ce dernier cas, on considère que l'expression possède un noyau sémantique, mais qu'elle encode également une procédure qui contraint précisément les enrichissements pragmatiques qui lui sont spécifiques.

J'en viens à *maintenant*. Si l'inférence d'un intervalle étendu calculé sur la base du présent cognitif est strictement pragmatique, la question qui surgit est celle de savoir si l'enrichissement de changement – ou d'annulation d'hypothèse anticipatoire – est commandé par l'expression elle-même, autrement dit si l'expression *maintenant* encode, dans sa procédure, le schéma qui instancie "changement", ou si au contraire c'est l'activité rationnelle pragmatique ordinaire qui précise l'existence d'un changement par simple déduction contextuelle. Autrement dit: l'enrichissement par ajout de la clause du changement est-il encodé dans l'algorithme procédural de *maintenant*, comme l'annulation d'une hypothèse anticipatoire est encodée dans la procédure de *mais*, ou encore comme l'enrichissement de l'imparfait en imparfait de rupture l'est dans sa procédure, ou bien, au contraire, s'agit-il d'un enrichissement qui n'a rien à voir avec la langue? Je le dis encore autrement: l'inférence d'un changement est-elle liée au fait que la référence au présent cognitif n'a de sens, selon le contexte, que s'il y a changement, ou bien le changement fait-il partie de la signification procédurale encodée par l'expression?

Il y a quelques indices pour supposer qu'une partie significative de sens, peut-être justement le changement, est encodée procéduralement par l'expression. Si l'enrichissement est libre, à savoir s'il ne dépend pas de l'expression en tant qu'item linguistique mais qu'il est fondé sur la composante qu'elle active en pensée, alors tout porte à croire qu'il s'agit d'un universel cognitif et non d'un problème linguistique. Si au contraire, pour un composant de pensée similaire – ici le présent cognitif – on observe des variations significatives interlinguistiques, alors la conclusion s'impose: l'enrichissement n'est pas libre mais il est commandé en propre par l'item lexical, qui encode donc une procédure d'interprétation *ad hoc*. Or l'exemple archi-classique de Perry "I am not here now" sur un répondeur téléphonique se rend difficilement avec *maintenant* en français, alors que *now* renvoie également au présent cognitif. Autrement dit, il y a variation linguistique, et donc, il n'y a pas *seulement* un universel derrière une expression comme *now* ou *maintenant*. Je favoriserai donc l'hypothèse que *maintenant* encode le présent cognitif, mais que, procéduralement, et donc conventionnellement, le schéma procédural qu'il encode mène à un type d'enrichissement spécifique, qui peut alors se décliner sous plusieurs aspects. Voyons le cas du changement.

Ce que j'appelle ici *changement* est avant tout une inférence au sujet de la non-pertinence des conditions de vérité assertées dans l'état de choses précédent le présent cognitif pour la contextualisation (l'interprétation) de l'énoncé contenant *maintenant*.

Dans certains cas, à savoir les usages habituellement décrits comme "argumentatifs", je suggérerai que la composante temporelle ne peut pas s'appliquer du tout et qu'alors seul un changement est inféré, changement qui porte alors sur une hypothèse anticipatoire, une implicature déjà tirée, ou une

présupposition, qui est niée, ou sur le topique, à la manière de *ceci dit* (ces deux derniers cas sont typiques du *maintenant* argumentatif). Tout cela rend l'usage argumentatif de *maintenant* proche, voire assimilable à un usage métalinguistique.

Je ne vais pas ici entrer en détail sur l'usage argumentatif de *maintenant*. Toutefois je voudrais faire une observation qui me semble montrer que cet enrichissement *n'est pas inféré sur la simple base de la temporalité*, ce qui exclut l'explication par métaphore entre ordre temporel et ordre argumentatif.

Le type d'usage argumentatif que Nef propose (Nef, 1978: 154 et 156) est représenté par ces deux exemples canoniques:

- (19) Bien sûr, tu es majeur. *Maintenant*, moi, je t'interdis de le faire.
- (20) Julie et Marcel se voient souvent ces temps-ci. *Maintenant*, ça ne veut pas dire qu'ils sortent ensemble.

Je prendrai pour prototypique, pour ma part, l'exemple suivant, non pour des raisons linguistiques, mais parce que c'est l'exemple que nous discutons comme tel dans nos travaux de recherche:

- (21) Ils se voient souvent. *Maintenant*, on ne sait pas s'ils sont amants.

Nef considère l'existence de deux *maintenant*, le deuxième étant le *maintenant* argumentatif, tout en admettant la nécessité, à terme, d'une description unifiée. Par ailleurs, son explication du *maintenant* argumentatif est en fait l'explication classique, métalinguistique: *maintenant* signale une connexion discursive entre actes de langage, signalant le caractère approprié d'une relation contrastive entre ces actes en portant sur la négation ou la mise en question d'un élément présuppositionnel. Ce qui me semble intéressant, c'est que Nef reconnaît que cela se fait par l'intermédiaire d'une fonction anaphorique sur le discours, laquelle fonctionne à son tour par l'expression d'une *deixis discursive* (Nef, 1978: 161) ou d'une *token-réflexivité* discursive, une propriété que De Mulder (1998) attribue aux démonstratifs.

S'il y a deixis discursive (Tahara, 2004, p.ex., admet le caractère déictique des usages argumentatifs de *maintenant*), et que cela peut faire sens, c'est que Nef admet, comme beaucoup, qu'il y a un lien privilégié entre le temps et l'argumentation, ou entre le déroulement d'événements temporellement ordonnés, et le déroulement d'une argumentation, ou d'un discours. Autrement dit, le présupposé de Nef, et qui est très largement partagé, est qu'il y a un pont métaphorique, ou peut-être plutôt analogique, naturel, entre *ordre temporel* et *ordre énonciatif* ou *argumentatif*. Cette hypothèse est non-procédurale: elle veut que l'enrichissement argumentatif soit un enrichissement pragmatique "ordinaire"; la littérature évoque d'ailleurs traditionnellement une correspondance en termes d'espaces mentaux (Fauconnier, 1984) ou en termes de métaphores "à la Lakoff & Johnson", ou encore formulable par la notion de *blend* chez Fauconnier & Turner (2002),

qui vient automatiser une relation prototypique entre le monde du temps, en particulier le monde de l'ordonnement des événements sur la ligne du temps, et le monde du discours ou de l'argumentation, en particulier le monde de l'ordonnement des arguments sur la linéarité du discours.

Pourtant, s'il en allait ainsi, comment expliquer l'étrangeté de nombreuses expressions signalant le présent cognitif quand il s'agit de signaler l'ordre argumentatif? Dans les cas suivants, en effet, le situeur temporel déictique présent ne remplit pas l'office argumentatif d'un *maintenant*. Autrement dit: la partie qui permet à *maintenant* de fonctionner comme connecteur argumentatif est encodée, et n'est pas du simple ressort d'un enrichissement pragmatique standard sur la base d'une ressemblance intuitive entre le déroulement des événements non énonciatifs et celui des événements énonciatifs. Les exemples suivants forcent en effet une lecture temporelle, pourtant faible en pertinence en contexte neutre, à l'exception de (23) qui est ambigu mais en tout cas beaucoup moins automatique que *maintenant*:

- (22) On sait qu'ils se voient souvent. En ce moment, on ne sait pas s'ils sont amants.
 (23) On sait qu'ils se voient souvent. A présent, on ne sait pas s'ils sont amants.
 (24) On sait qu'ils se voient souvent. Actuellement, on ne sait pas s'ils sont amants.
 (25) On sait qu'ils se voient souvent. Au moment où je vous parle, on ne sait pas s'ils sont amants.
 (26) On sait qu'ils se voient souvent. En cet instant, on ne sait pas s'ils sont amants⁶.

L'analyse contrastive donne des résultats variés. L'anglais préfère très nettement *yet* (l'autre variante germanique pour le présent cognitif), *now* étant jugé étrange dans cette construction par mes informateurs⁷:

- (27) We know they see each other often. Yet we don't know whether they are lovers or not.
 (28) (?) We know they see each other often. Now we don't know whether they are lovers or not.

L'italien présente un renseignement utile, car *ora* permet une lecture métadiscursive tandis que l'autre morphème déictique présent *adesso* l'exclut selon mes informateurs⁸. Et si *adesso* l'exclut, c'est donc que la marque déictique présente *n'implique pas en tant que telle* de composant qui permettrait en quelque sorte "naturellement" l'enrichissement argumentatif

⁶ Il y a un cas qui fait exception et qui nécessiterait un traitement de détail, celui de *en même temps*, qui signale la coexistence de deux situations ou arguments paradoxaux en contraste, mais qui semble générer un enrichissement différent de celui commandé par *mais*; notamment il y a des contextes contrastifs autorisant *mais* mais pas *en même temps*: "Il pleut mais je sors" mais ? "Il pleut; en même temps je sors".

⁷ Merci à Patrick Morency.

⁸ Merci en particulier à Laura Baranzini.

(une autre possibilité serait que *ora* l'interdit, mais cela revient techniquement au même). Le russe également présente un renseignement similaire lorsqu'on prend en considération les trois expressions du présent cognitif, *sejčas*, *teper'* et *nynje*.

Je plaiderai donc pour l'encodage procédural d'un paramètre directement lié à l'enrichissement argumentatif dans une expression comme *maintenant*. On comprend maintenant que par ce moyen, je cherche à étoffer et expliciter ce que d'autres appellent une *lexicalisation d'inférence*. Ceci dit, j'ai conscience qu'il reste à mener une étude de détail (déjà bien avancée par Mellet, 2005) pour observer les restrictions que *maintenant* en tant que connecteur argumentatif présente face aux autres membres de ce paradigme.

Il y a une différence du même type entre des adverbes d'ordre, dont la sémantique n'est peut-être pas primitivement temporelle mais simplement ordonnatrice, et des adverbes temporels qui n'autorisent pas systématiquement la lecture argumentative. En voici un exemple en anglais:

(29) First, there is the President, then the vice-President, then the Secretary of State.

(30) ? First, there is the President, afterwards the vice-President, afterwards the Secretary of State⁹.

L'analogie automatique qui mettrait en relation l'ordre temporel et l'ordre discursif ou argumentatif n'est donc pas une explication suffisante, même si une telle analogie semble intuitivement plausible. En ce qui concerne spécifiquement *maintenant*, il faut donc convenir que le lien entre *présent cognitif* et *présent argumentatif* est plus complexe qu'une simple dérivation métalinguistique ou discursive du temps "en général". Certes, Nef a exprimé cette complexité par l'intermédiaire de la question présuppositionnelle, que je ne mets pas en cause directement dans ces pages. Par contre, il convient de produire une nouvelle hypothèse pour unifier la description, ce qui nous fait revenir à la question posée plus haut de la part réellement encodée par *maintenant* et qui distingue cette expression tant des autres de son paradigme temporel que de certains de ses correspondants dans d'autres langues.

4. Vers une modélisation procédurale

Maintenant combine une opération référentielle déictique d'une part, de nature "interne", proprioceptive, et d'autre part représente le changement, et pour être précis, la *prise de conscience* d'un changement par un sujet de

⁹ J'emprunte à Patrick Morency les exemples (27) à (30). Dans Saussure & Morency (à paraître), nous développons ce point, en particulier en référence aux trois séries d'ordonnement de McTaggart (1908); merci également à Kasia Jaszczolt pour la discussion que nous avons eue au sujet de ces séries (communication personnelle).

conscience. Comme l'inférence d'un changement n'a pas toujours lieu, elle est un enrichissement pragmatique, mais comme cette inférence n'est pas simplement motivée du simple fait de la signification temporelle, il est raisonnable de penser qu'il s'agit-là d'une instruction procédurale.

En effet, il y a des usages de *maintenant* qui sont purement temporels, exprimant le présent cognitif du locuteur avec une extension relativement libre; dans de tels exemples, le recours à la notion de changement, ou d'annulation d'hypothèse, n'est à mon avis pas plus nécessaire que pour l'énoncé sans *maintenant*:

(31) Il y a un orage maintenant (au téléphone avec un interlocuteur lointain).

En (31), un locuteur qui s'exprimerait par téléphone à propos de la météo du lieu où il se trouve n'utilise pas nécessairement *maintenant* pour signaler un contraste avec un état de choses antérieur. En revanche, s'il est mutuellement manifeste aux interlocuteurs qu'il y a un orage, l'interprétation sera différente, enrichie, par l'effet de changement. Même si des usages comme (31) sont plutôt rares, il n'empêche qu'il s'agit là du cas de figure le moins enrichi possible de *maintenant*. Je maintiendrai dans ce cas l'idée d'un sujet de conscience déictique, qui signale sa perception de l'état de choses au présent cognitif, l'extension temporelle permettant de situer la zone de satisfaction des conditions de vérité étant calculée pragmatiquement par ailleurs.

Une procédure pour *maintenant* doit donc rendre compte de trois sortes de cas: le déictique temporel simple, le déictique temporel *plus* un changement par rapport à un état de choses antérieur, et enfin le cas où seul un changement est compris, qui s'applique alors non pas par rapport au temps mais par rapport au discours.

Pour conclure, voilà donc comment on peut imaginer une procédure pour *maintenant*.

D'abord, le destinataire tente la saturation de la référence indexicale par le présent cognitif du locuteur et, s'il n'y a pas de contrainte contextuelle qui rend cette interprétation inconsistante ou non pertinente, la procédure se termine. C'est ce que nous avons en (31). Par ailleurs, si nécessaire dans les circonstances, il calcule pragmatiquement l'extension de l'intervalle de validité du procès.

Sinon, il tente de saturer la référence indexicale par le présent cognitif d'un sujet allocentrique, typiquement un individu identifié dont le locuteur représente la pensée, l'autre possibilité étant un individu non spécifié (un narrateur par exemple). Ce sont les cas où *maintenant* se lit en style indirect libre ou pensée représentée. Il faut ajouter que pour qu'une procédure soit complète, il convient de rendre compte du fait que deux cas peuvent se rencontrer: soit il y a effectivement échec d'une première lecture

nynegocentrique, soit le contexte permet un accès direct à une lecture allocentrique (typiquement lorsqu'il y a une série d'énoncés au SIL).

Si l'inférence d'une temporalité déictique n'est pas suffisante pour satisfaire la pertinence, mais qu'elle n'est pas inconsistante avec le contexte, alors le destinataire enrichit selon un mode spécifié, à savoir infère un *changement pertinent* par rapport à une situation antérieure.

Si l'inférence d'une temporalité déictique n'est en soi pas pertinente, l'usage de *maintenant* se motive par *la seule instruction du changement* et il y a usage argumentatif. Comme je l'ai dit, le fonctionnement de l'usage argumentatif reste à expliciter en détail car il semble que des contraintes assez fines s'appliquent: le contraste n'est pas toujours possible, et le changement ne porte en général pas sur un contenu entier.

Une première ébauche de procédure se déroulerait donc ainsi:

Procédure de *maintenant*

- a) attribuer au temps t la valeur du présent cognitif tel qu'il se présente à la conscience du locuteur. Sauf inconsistance, calculer pragmatiquement l'extension de l'intervalle où les conditions de vérité sont satisfaites. Si le principe de pertinence est satisfait par cette lecture, arrêter la procédure à ce stade.

Sinon:

- b) attribuer au temps référentiel t la valeur du présent cognitif tel qu'il se présente à la conscience d'un individu allocentrique saillant [lecture interprétative / métareprésentationnelle 1].

S'il est impossible ou non pertinent d'attribuer à t cette valeur, alors:

- c) attribuer au temps t la valeur du présent cognitif tel qu'il se présente à la conscience d'un individu non saillant (typiquement le "narrateur") [lecture interprétative / métareprésentationnelle 2].

Si la saturation de t par un présent cognitif est consistante sur le plan informationnel mais ne présente pas de pertinence suffisante, alors:

- d) Associer à l'information temporelle la représentation d'une prise de conscience du locuteur, respectivement du sujet de conscience allocentrique, d'un état de fait nouveau (d'un changement par rapport aux hypothèses contextuelles saillantes) [lecture temporelle + changement]¹⁰.

Si la saturation de t par un présent cognitif n'est pas satisfaisante sur le plan informationnel, alors:

¹⁰ Je ne situe pas ici l'enrichissement d'un bornage à droite, comme avec *maintenant*, *la Terre est ronde*, puisque cet enrichissement n'est pas encodé procéduralement, il résulte pragmatiquement de toute expression renvoyant au présent borné combiné avec un procès non borné.

- e) Inférer la prise de conscience du locuteur d'un état de fait nouveau (d'un changement par rapport aux hypothèses contextuelles saillantes) indépendamment de toute temporalité [lecture argumentative].

Dans la formulation algorithmique développée dans Saussure (2003) pour la pragmatique procédurale, cette procédure peut être rendue de manière plus simple. Dans la procédure suivante, S correspond au présent cognitif (par simplification, car dans la doxa il s'agit du point de la parole), E correspond à un procès (donc événement ou état de choses), et t au moment dénoté. I signale un intervalle, car le moment dénoté par *maintenant* est typiquement intervallaire, un intervalle dont l'extension est calculée pragmatiquement. SC signale que la projection S' de S est attribué à un sujet de conscience allocentrique. H correspond à une hypothèse (croyance) et EC est l'*environnement cognitif*.

Soit I1 tel que $S \subseteq I$.

Si l'interprétation $t = I1$ est pertinente, alors $t := I1$.

Si l'interprétation $t = I1$ est sous-informative ou contextuellement inconsistante:

Soit I2 tel que $S' \subseteq I2$ & S' (SC) & SC = saillant / connu (focalisation interne) OU SC non saillant / inconnu (focalisation externe).

$t := I2$

Si l'interprétation I2 est consistante mais insuffisante, alors

ajouter l'instruction secondaire suivante:

$\exists E$ tel que $E t$ & non- $E t-1$.

Si l'interprétation temporelle est inconsistante, alors

$\exists H$ telle que $H \notin EC$ (destinataire).

Certains effets, comme le changement de topique, doivent être sérieusement détaillés encore. Idéalement, il resterait également à savoir pourquoi *maintenant*, et non *en ce moment* ou *adesso*, voire peut-être non plus *now*, s'est vu associer procéduralement cette instruction de contraste qui l'apparente à *mais*, ainsi qu'à de nombreuses expressions d'origine temporelle, comme *cependant* et *pourtant*. Qu'il y ait un lien analogique "naturalisé" entre l'ordre du temps et l'ordre du discours n'est pas impossible, mais il faut bien convenir que cela ne nous donne pas une explication sémantique suffisante pour comprendre les propriétés argumentatives de toutes les expressions temporelles.

5. Conclusion

Enfin, il convient de revenir en quelques mots sur une idée présentée en introduction: l'existence d'expressions dont la composante de sens pertinente est directement liée à la subjectivité. Ces expressions sont abondamment

documentées dans quantité de traditions différentes, mais l'explication de leur statut est soit réglée par l'invention d'un terme de jargon, comme celui de *subjectivème* sans explication détaillée des processus de représentation, ou par le recours à l'obscurité de la notion de subjectivité, réputée par ailleurs insondable. Parmi ces expressions, on trouve non seulement les indexicaux, mais aussi des adverbes signalant une attitude mentale (*enfin*, *déjà* dans certains usages, *bigrement*, *franchement* et les adverbes d'énonciation), certains temps verbaux qui connaissent des usages à représentation interne, comme l'imparfait (et les temps toncaux de Damourette et Pichon en général). Il est probable que les descriptions existantes soient reformulables – et gagnent en explicitation – en termes procéduraux. Mais au-delà de la question de l'usage non descriptif des expressions temporelles se pose une question beaucoup plus fondamentale sur les modes de représentation de soi, en particulier sur ce mode bien particulier qui fait s'apparenter expressions indexicales et expressions à représentation interne, en quelque sorte des expressions "d'origo".

Bibliographie

- Benveniste, E. (1966), Problèmes de linguistique générale, vol. 1, Paris, Gallimard.
- Benveniste, E. (1974), Problèmes de linguistique générale, vol. 2, Paris, Gallimard.
- Bermudez, J. L. (1998), The Paradox of Self-Consciousness. Representation and Mind, Cambridge, MIT/Bradford.
- Blakemore, D. (1987), Semantic Constraints on Relevance, Oxford, Blackwell.
- Burgess N., Jeffery, K. J. & O'Keefe, J. (2003), The hippocampal and parietal foundations of spatial cognition, Oxford, Oxford University Press.
- Carston, R. (2002), "Relevance Theory and the saying / implicating distinction", UCL Working Papers in Linguistics 13, 1-35.
- Castañeda, H.N. (1967), "Indicators and quasi-indicators", in American Philosophy Quarterly, 4, 85-100.
- Chilton, P. (sous presse), "Discourse Space Theory: Geometry, Brain and Shifting Viewpoints", Annual Review of Cognitive Linguistics, vol. 3.
- Corazza, E. (2004), Reflecting the Mind: Indexicality and Quasi-Indexicality, Oxford, Oxford University Press.
- De Mulder, W. (1998), "Du sens des démonstratifs à la construction d'univers", Langue française 120, 21-32.
- Fauconnier, G. (1984), Espaces mentaux, Paris, Minuit.
- Fauconnier, G. & Turner, M. (2002), The way we think, New York, Basic Books.
- Fraisse, P. (1957/1967), Psychologie du temps, Paris, PUF.
- Gherasim, P. (en cours), Expression linguistique de la subjectivité: indexicaux, quasi-indexicaux et métareprésentations dans le discours et le discours rapporté, Université de Neuchâtel, Thèse.
- Kaplan, D. (1989a), "Demonstratives", in Almog, J., Wettstein, H. & Perry, J. (eds.): Themes from Kaplan, New York, Oxford University Press, 481-563.
- Lacan, J. (1966), Ecrits 1, Paris, Seuil.

- Lakoff, G. & Johnson, M. (1980), *Metaphors We Live By*, Chicago, Chicago University Press.
- Mc Taggart, J. E. (1908) "The Unreality of Time", *Mind* 17, 457-474.
- Mellet, S. (2005), "Réflexions énonciatives autour de *maintenant* argumentatif", document de présentation au colloque Ici et Maintenant, Nice Sophia Antipolis.
- Moeschler, J. (1998), "Ordre temporel, causalité et relations de discours: une approche pragmatique", in Vogeleer S., A. Borillo, C. Veters & M. Vuillaume (éds.), *Temps et discours*, Louvain-la-Neuve, Peeters.
- Morency, P. (2006), "When temporal expressions don't tell time: A pragmatic approach to temporality, argumentation and subjectivity", projet de these, Université de Neuchâtel, non publié, 15p.
<http://www2.unine.ch/documentmanager/files/grsp/general/patrickmorency-thesisproject.pdf>
- Nef, F. (1978), "Maintenant 1 et maintenant 2: sémantique et pragmatique de 'maintenant' temporel et non temporel", in David J. & R. Martin (éds.), *La notion d'aspect*, Metz, Université de Metz, 145-166.
- Nunberg, G. (1993), "Indexicality and Deixis", in *Linguistics and Philosophy*, vol. 16, 1-43.
- Perry, J. (2000), *The problem of the essential indexical and other essays*, Stanford, CSLI Publications.
- Pöppel, E. (2004), "Lost in time: a historical frame, elementary processing units and the 3-second window", *Acta Neurobiologiae Experimentalis* 64, 295-301.
- Predelli, S. (1998), "Utterance, Interpretation and the Logic of Indexicals", *Mind and Language* 13/3, 400-414.
- Récanati, F. (2002), "Unarticulated Constituents", *Linguistics and Philosophy* 25, 299-345.
- Recanati, F. (2001), "Are 'here' and 'now' indexicals?" *Texte* 127/8:115-127.
- Recanati, F. (2004), "Indexicality and context-shift", paper presented at the *Workshop on indexicals, speech acts and logophors*, Harvard University (20/11/2004).
- Reboul, A. (1996): "If I were you, I wouldn't trust myself: indexicals, ambiguity and counterfactuals", in *Proceedings of the 2nd International Colloquium on Deixis, "Time, Space and Identity"*, Nancy, 151-175.
- Rosenfield, I. (2000), "Consciousness and Subjectivity: Memory, Language and the 'Body-Image'", *Intellectica* 31, 111-123.
- Saussure, L. de (2003), *Temps et Pertinence. Eléments de pragmatique cognitive du temps*, Bruxelles, De Boeck – Duculot.
- Saussure, L. de (à paraître), "Maintenant: présent cognitif et enrichissement pragmatique", *Cahiers Chronos*.
- Saussure, L. de & Morency, P. (à paraître), "Remarques sur les adverbiaux temporels en usage argumentatif", *Cahiers Chronos*.
- Saussure, L. de & Sthioul, B. (1999), "L'imparfait narratif: point de vue (et images du monde)", *Cahiers de Praxématique* 32, 167-188.
- Saussure, L. de & Sthioul, B. (2005), "Imparfait et enrichissement pragmatique", in Labeau E. & P. Larrivée (éds.), *Nouveaux développements de l'imparfait*, *Cahiers Chronos* 14, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 103-120.
- Saussure, L. de (sous presse), "Maintenant: présent cognitif et enrichissement pragmatique" in Vuillaume *et al.* (éds.), *Cahiers Chronos*.
- Searle, J. (2000), "Consciousness", *Intellectica* 31, 85-110.
- Sperber, D & Wilson, D. (1995), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell (2nd ed.).
- Sperber, D. & Wilson, D. (1998), "The Mapping between the Mental and the Public Lexicon", in Carruthers, P. and J. Boucher (eds.), *Thought and language*, Cambridge, Cambridge University Press, 184-200.

- Sthioul, B. (1998), "Temps verbaux et point de vue" in Moeschler J. *et al.*, Le temps des événements, Paris, Kimé, 197-220.
- Tahara, I. (2004), Usage descriptif et usage interprétatif des temps du passé et des adverbes temporels dans le discours de fiction, Université de Genève, Thèse de doctorat, ms, 411